

## COMMENT ÊTRE DE BONS ANCÊTRES ?



*« Marx serait  
devenu complètement  
fou en regardant  
Black Mirror »*



**Entretien avec les sociologues Claudia Attimonelli et Vincenzo Susca, coauteurs de l'essai *Black Mirror et l'aurore numérique. Nos vies après l'humanisme* (Liber, 2020), dans lequel ils décrivent la série anglaise comme l'« œuvre totale » de notre temps.**

Propos recueillis par Blaise Mao

Sur la série anglaise culte, on croyait avoir tout vu, tout lu, tout entendu. C'était avant d'avoir ouvert l'essai de Claudia Attimonelli et Vincenzo Susca. Dans *Black Mirror et l'aurore numérique. Nos vies après l'humanisme*, le couple de sociologues décortique le grand œuvre du journaliste et scénariste Charlie Brooker sous un nouvel angle, en faisant « l'œuvre totale » de notre temps, celle qui décrit – plus qu'elle ne prédit – notre bascule dans une nouvelle ère, celle de « l'aurore numérique ». « *La série anglaise est une anthologie catastrophique d'instantanés de notre époque, elle parle de celle-ci en tant que catastrophe, où la vie flirte avec la mort et l'expérience n'est qu'une pente menant au précipice* », écrivent Claudia Attimonelli et Vincenzo Susca. C'est le *post-scriptum* le plus apocalyptique de tous les grands récits occidentaux, l'after sans fête des idéologies, la transmutation du messianisme dans un horizon sans autre messie qu'un système techno-algorithmique glacial détaché de la raison humaine. » Un constat lyrique mais radical, glaçant mais implacable, qui nous a donné envie d'échanger avec le directeur éditorial des *Cahiers européens de l'imaginaire* et la sociosémiologue et enseignante à l'université Aldo-Moro de Bari, pour qu'ils dessinent plus précisément les contours de cette « aurore numérique » dans laquelle nous serions déjà entrés.

**USBEK & RIGA** Vous décrivez la série *Black Mirror* comme une « œuvre totale ». Qu'entendez-vous par là ?

**CLAUDIA ATTIMONELLI** Déjà, rappelons qu'il s'agit d'une série anthologique : l'histoire est différente d'un épisode à l'autre, les personnages

ne sont pas les mêmes, et les réalisateurs changent aussi. Ensuite, la série est une œuvre totale dans le sens où elle aborde tous les aspects de la vie quotidienne : le corps, la mort, l'adolescence, la jalousie dans le couple, la surveillance, etc. Par ailleurs, il y a dans *Black Mirror* une approche de la complexité entendue comme un jeu : le spectateur fait partie de l'interprétation, il ne regarde pas une simple série d'anticipation, mais une œuvre qui repense son quotidien à travers le prisme de la technologie. Cette série apparaît comme le cauchemar le plus actuel de l'époque contemporaine, elle nous livre notre histoire tout entière. Elle enveloppe le spectre complet de notre existence en conjuguant dans une même dimension le sensible et l'abstrait, le réel et le virtuel, le présent et le futur.

**VINCENZO SUSCA** La notion d'œuvre totale est élaborée en Europe de l'Est durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Avec ses opéras, le compositeur allemand Richard Wagner cherchait à concevoir des œuvres totales comme l'étaient, selon lui, les tragédies grecques. Pour les penseurs communistes, cette notion sert à décrire une œuvre permettant d'exprimer dans un même mouvement la dimension artistique chère aux élites et le vécu du quotidien, celui du peuple. L'œuvre totale doit parler de tout un chacun. Et je crois que *Black Mirror* peut être interprétée en tant qu'œuvre totale au sens où elle est le croisement entre, d'une part, la « génialité » de Charlie Brooker en tant qu'anthropologue et scénographe, et, d'autre part, la mise en scène de la catastrophe de notre temps, de manière parfois cynique et toujours sans la moindre possibilité de ré-

demption. Le seul plaisir qu'on peut tirer du visionnage de cette série tient au fait de s'observer soi-même dans un état de chute perpétuelle, à la fois au-delà et en deçà de nous. Un plaisir qui a quelque chose à voir avec une forme d'euphorie nihiliste. Nous entrons dans une période qu'on peut qualifier de « posthumaniste », et *Black Mirror* est la photographie la plus juste pour raconter cette histoire.

**U&R** Le charme de cette série tient à sa dimension prophétique mais aussi cathartique. C'est « *comme si chaque mort, chaque asservissement et chaque humiliation des protagonistes qui se succèdent dans les visions de Brooker préfigure de façon exacerbée et anticipatrice notre destin à court terme* », écrivez-vous.

**V.S.** Charlie Brooker nous fait comprendre que le néolibéralisme, aidé par les dispositifs techniques, s'est emparé du système de telle manière que toute résistance est devenue impossible. Dans *Black Mirror*, la seule possibilité qui demeure est celle de la destruction, non pas celle des machines, mais celle de soi-même. En cela, la série dépasse le marxisme : l'axe sur lequel la pensée de Marx se fondait, à savoir le conflit entre le capital et le prolétariat, a disparu. C'est un aspect fondamental, qui met en crise la lecture marxiste de l'histoire. En fait, on assiste ici à la victoire définitive du capital. On peut dire que *Black Mirror* est une œuvre à la fois foucauldienne – puisque la question de la surveillance et celle de la biopolitique sont au centre du propos – et andersienne, car Charlie Brooker fait le constat, comme Günther Anders, que la toute-puissance de la technique mène à l'obsolescence de l'homme. Tandis que Marx, à mon avis, serait devenu complètement fou en regardant *Black Mirror* car, dans cette série, il n'y a plus de travail, plus de distinction entre production et distraction. Dans « 15 millions de mérites » (saison 1, épisode 2), par exemple, les protagonistes sont censés s'amuser en pédalant, mais ne s'amuse pas vraiment, ce faisant, ils ne gagnent pas d'argent, mais des points pour participer à une émission de télé-réalité.

**« Dans Black Mirror, la seule possibilité qui demeure est celle de la destruction, non pas celle des machines mais celle de soi-même. »**

Nous sommes là dans ce qu'on appelle, avec Claudia, « les prisons du divertissement ». Et c'est exactement ce qu'on a vécu avec le confinement : on joue à Minecraft ou on regarde Netflix, mais sans plaisir, on est dans le divertissement sans le divertissement.

**U&R** Diriez-vous que la pandémie de Covid-19 a renforcé encore un peu plus la pertinence du propos de la série ?

**C.A.** Nous avons terminé l'écriture du livre juste avant la pandémie. Et dès que celle-ci a démarré, nous avons immédiatement réalisé que, collectivement, nous avons littéralement « dépassé le miroir » : chacun de nous se retrouvait brusquement jeté de l'autre côté, sans possibilité de retour en arrière. La réalité était comme un immense épisode de *Black Mirror* : il y avait une sensation de quasi-familiarité avec ce que nous étions en train de vivre parce que la série nous avait déjà montré tout ça. La série apparaît ainsi comme l'aboutissement d'un long processus, exploré depuis plus d'un siècle par le cinéma et la littérature de science-fiction. Cette histoire a



commencé avec *The Big Swallow*, le court-métrage d'une minute du réalisateur anglais James Williamson (1901), dans lequel un homme, irrité par la présence d'un photographe, l'avale littéralement. Puis il y a eu *Metropolis* de Fritz Lang en 1927 et les romans de Philip K. Dick qui ont décrit tout ce qu'on vit aujourd'hui (la surveillance, le passe sanitaire, la possibilité d'avoir des avatars, etc.). Charlie Brooker n'a fait que pousser tout cela à un autre niveau de réalité.

**V.S.** *Black Mirror* raconte l'accomplissement du processus de médiatisation de l'existence : les médias ne sont plus seulement des instruments, mais deviennent le paysage que nous habitons et qui nous habite. Avec la pandémie, cette médiatisation a été en quelque sorte détournée. Avant, on passait du temps sur Tinder ou Grindr, mais cela débouchait sur des rencontres, de l'érotisme, des fêtes, de la chair... Là, avec le confinement, on n'a gardé que la réalité médiatique de l'existence, qui a fini par devenir une prison. Si je mets de côté la question sanitaire, j'observe qu'on a éloigné les corps, qu'on les a neutralisés, et ce faisant, on a réduit l'effervescence sociétale. Le modèle de l'individu qui bosse seul depuis chez lui est parfait pour résoudre à la fois le problème de la pandémie et celui du désordre social.

**U&R** **Cet éloignement des corps est-il un choix politique imposé ? N'existe-t-il pas une forme de complicité, de servilité, de joie dans le renoncement à son corps et l'enfermement technologique de la part de la plupart des individus ?**

**V.S.** Contrairement aux complotistes et aux négationnistes, nous ne pensons pas que les dirigeants des grandes puissances de ce monde se sont réunis pour choisir délibérément d'éloigner les corps, de rationaliser l'existence et de remettre le travail au centre du monde. Mais ce n'est pas parce que cela n'est pas fait en conscience que ce n'est pas inquiétant ! Dans son livre *Sur la question juive* (1844), Marx écrit que chaque société se pose seulement les questions auxquelles elle sait

**« Notre corps appartient à autrui. Or tout le monde n'est pas prêt pour cette mutation. »**

répondre. Eh bien, je crois que la manière dont on a répondu à cette crise sanitaire est le reflet d'un certain imaginaire du travail, du politique, qui met au centre de la scène la production et l'individu. Marx nous dit que la possibilité de résistance tenait toujours dans le fait qu'un ouvrier puisse se retrouver un jour à côté d'un autre ouvrier, sur la chaîne de production mais aussi, après le travail, autour d'un verre de grappa ou d'une bière. C'est à ce moment-là que les ouvriers pouvaient prendre conscience qu'ils étaient exploités et constituer un corps commun. La disparition de ce lien, qu'on a connu avec le confinement, *Black Mirror* l'a parfaitement anticipé : derrière la neutralisation de l'existence par la technique, il y a aussi la destruction de toute possibilité de résistance.

**U&R** **Quel épisode illustre le mieux cette résistance impossible ?**

**C.A.** « Tais-toi et danse » (saison 3, épisode 3), pour la dimension arbitraire de la condamnation. C'est l'histoire de Kenny, un adolescent qui se masturbe devant de la pornographie sur Internet avant de recevoir des menaces de la part de pirates qui l'ont filmé grâce à un *malware*. Kenny semble faible, fragile, et on est « avec lui » pendant tout l'épisode. Pourtant, à la fin, on change d'avis quand on nous laisse comprendre qu'il se masturbait devant des contenus pédophiles. Sauf qu'on n'est pas certains à 100 % qu'il s'agit bien de contenus pédophiles puisque Charlie Brooker prend soin

de ne pas nous laisser voir précisément les images devant lesquelles Kenny se masturbe... Avec cet épisode, Brooker trouve une manière intelligente de montrer l'extrême polarisation de la communication : c'est toujours bien ou mal, sans possibilité de nuance. Cette dimension manichéenne, on la vit depuis le début de la pandémie. Il ne semble plus y avoir que deux catégories de population : les complottistes et les soutiens aveugles de la politique du gouvernement. Ce renoncement à la complexité, c'est notre tragédie contemporaine. Or, dans *Black Mirror*, la complexité est toujours au niveau zéro : les différents éléments de chaque épisode ne sont là que parce qu'ils sont au service d'un dénouement tragique précis. En cela, Charlie Brooker semble très nostalgique de la culture vidéoludique des années 1980, de cet état de grâce initiatique que l'Occident a connu à l'époque, tandis qu'il rêvait de l'avènement du cyberspace. Le premier objectif de la culture cyber était alors le plaisir de la découverte, la recherche sans objectif précis. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque, Brooker a travaillé comme journaliste pour plusieurs magazines de jeux vidéo.

**U&R** **Votre livre s'intitule *Black Mirror et l'aurore numérique. Nos vies après l'humanisme. Pourquoi ce titre ?***

**V.S.** Dans la première scène du film *2001, l'Odyssée de l'espace*, on voit l'aube de l'humanité, avec la présence du fameux monolithe. Eh bien, je crois qu'aujourd'hui nous vivons une nouvelle aurore, avec de nouveaux totems – d'ailleurs, j'aime beaucoup le terme français d'« aurore », car il est très proche du mot « horreur », ce qui d'une certaine façon est très amusant. Et *Black Mirror* est le rideau de ténèbres qui congédie l'humanisme. L'aurore numérique, c'est tout simplement nos vies après l'humanisme, quand les humains ne sont plus ni le centre du monde, ni au centre du monde. Nous ne sommes pas encore habitués à cela, on ne supporte pas l'idée que l'humain puisse passer au deuxième plan. C'est pourtant ce qui arrive, et

Charlie Brooker nous initie à ce monde en mettant en images la fin de l'humanisme. Un humanisme dont, à notre avis, il regrette aussi la splendeur. *Black Mirror* nous aide à comprendre comment vivre et danser dans un monde où nous ne sommes plus acteurs mais *agis*. C'est ça l'aurore numérique. Même si, contrairement à ce que montre Brooker, il y a toujours de la vie, de la résistance, de la joie, même s'il s'agit d'une joie tragique. On le voit depuis le début de la pandémie : il y a toujours des possibilités de « faire avec ».

**C.A.** Sur ce point, l'épisode « San Junipero » (saison 3, épisode 4) est essentiel. La plupart des spectateurs parlent à son propos de happy end, se réjouissant que les deux héroïnes choisissent finalement de vivre ensemble. Ok, sauf qu'elles ne peuvent le faire que parce qu'elles sont mortes ! Charlie Brooker nous dit ici que la seule manière d'habiter le futur, c'est de mourir et de se recréer sous la forme d'un avatar élaboré à partir des données qu'on aura laissées de notre vivant.

On touche là à la question centrale : si on est prêt à abandonner individuellement et collectivement l'idée très humaniste de vie privée et d'intimité, alors on aura la possibilité d'embrasser cette aurore numérique. Mais le veut-on vraiment ? Prenons le cas d'une adolescente qui, dans le feu de l'excitation, échange des *sex pics* avec son petit ami. Si cette relation tourne court, ces images, échangées au départ avec enthousiasme, deviennent des photos porno et l'on peut alors basculer dans la tragédie. Il y a déjà eu des cas de suicides dans de telles situations.

**U&R** **« *Nous sommes entre les mains et sous le regard des autres. Qui nous ont violés avec notre accord* », écrivez-vous...**

**C.A.** Voilà. Notre corps appartient irrémédiablement à autrui. Or tout le monde n'est pas prêt pour cette mutation épistémologique. Aujourd'hui, nous sommes dans ce *temple* shakespearien : d'un côté, la société semble encore attachée à l'idée d'intimité ; mais de



l'autre, la génération née avec Instagram et OnlyFans semble prête à habiter l'aurore numérique. Et je crois que *Black Mirror* est l'œuvre de référence pour évaluer notre degré d'acceptation du posthumanisme, la limite qu'on est prêt à franchir ou pas en tant qu'individu.

**U&R Si l'on n'est pas prêt à habiter cette aurore numérique, que faire ? Sommes-nous condamnés à raconter aux générations futures l'expérience du « cyberspace d'avant » ?**

**V.S.** Si je dépasse un instant mon rôle de chercheur, je dirais, pour parler comme Gaston Bachelard, qu'il s'agit de préserver « *l'art d'habiter le monde* », c'est-à-dire parvenir à être ensemble au-delà des impératifs politiques et économiques. Or c'est exactement ce qui est en danger aujourd'hui avec les mesures qui sont prises pour lutter contre le coronavirus. On a stigmatisé et censuré la vie improductive, celle qui n'a pas de finalité. S'il existe encore des possibilités de vivre et d'habiter le monde de manière poétique, elles demeurent dans le fait d'être ensemble, avec l'autre, de se perdre en lui, de se faire posséder par lui. Je regrette beaucoup ce monde inessentiel, présentéiste, que l'on ne construit pas, mais qu'on habite.

**C.A.** La seule possibilité d'éviter de devenir des témoins tristes du passé, c'est de faire un travail de médiologie avec les enfants dès 3 ans, car c'est l'âge auquel la plupart des parents exposent leurs enfants aux écrans. Ces derniers prennent souvent l'habitude de scroller sur un smartphone avant de savoir tourner les pages d'un livre. Ce n'est pas une question de pédagogie ou de morale, je ne dis pas qu'il faut refuser à tout prix de s'inscrire sur Facebook ou TikTok. Il faut simplement faire de la médiologie, essayer de comprendre par exemple ce qui se passe quand on échange des images avec un smartphone.

**V.S.** À mon avis, on ne peut plus sortir de cette matrice. Je suis, en cela, un peu plus « nihi-

liste » que Claudia (*rires*). Nous allons devoir apprendre à trouver la liberté et le plaisir là où il n'y a plus de liberté ni de plaisir, apprendre à danser avec des chaînes plutôt que d'essayer de les briser.

**U&R Certains êtres humains sur cette planète n'ont pas encore vu *Black Mirror*. Si vous deviez leur conseiller un épisode, un seul, ce serait lequel ?**

**C.A.** En termes d'impact, de choc, « Retour sur image » (saison 1, épisode 3) est celui qui a l'effet le plus spectaculaire auprès de mes étudiants. Mais c'est parce que la question de l'espionnage dans le couple résonne beaucoup avec notre présent. Si je devais en choisir un seul, je retiendrais le premier, « L'hymne national » (saison 1, épisode 1). C'est le meilleur. Il est comme un cri, avec un langage visuel qui parle à la fois de notre présent et du futur. *Black Mirror* montre de manière impareable que la technologie est là, qu'on le veuille ou non, et à quel point il est vain d'être pour ou contre. Et ce premier épisode est comme un essai qui dirait tout ça de manière éclatante en seulement quarante-cinq minutes.

**V.S.** C'est un excellent choix, mais j'opterais plutôt pour *Bandersnatch*, le film interactif mis en ligne en décembre 2018, car très rapidement le spectateur va comprendre qu'alors qu'il pensait voir un spectacle, il est devenu lui-même le spectacle. C'est un bon exemple du « devenir œuvre » du public : nous sommes déjà dans ce moment où la vie quotidienne se transforme en un grand jeu vidéo dont nous sommes à la fois les acteurs et les objets. Dans *Bandersnatch*, il y a notamment ce moment, peut-être le plus génial de tous, avec la mise en abyme de Netflix, décrit comme « *un truc de divertissement du futur* ». Je crois qu'on peut considérer ce passage comme un tournant dans l'histoire de l'industrie culturelle : alors que pendant longtemps celle-ci reposait sur la perspective d'un happy end, cette fois, la joie n'existe plus, et le divertissement non plus. Il ne reste plus qu'une espèce de cynisme morbide. ●